

m'initia à ses goûts littéraires. Tout ce qu'il trouvait beau, il m'en faisait part, et je connus par lui les grands esprits de tous les temps, que j'embrouillais parfois, délicieusement, assurait-il. Hélas! il parlait en grand-père... Cela ne fait les délices de personne maintenant. Plus tard, à la grande table, sous la lueur adoucie de la lampe, je fis facilement des devoirs difficiles, car le doux rayonnement de cet esprit fin et cultivé était ma vraie lumière, celle qui me manquera toujours.

Le souvenir du cher vieillard enveloppe mystérieusement toutes choses en cette retraite intime où il a tant pensé, agi et aimé; mais l'heure évocatrice par excellence est celle du soir. D'ordinaire, jadis, après un long tête à tête avec ses auteurs favoris, il prenait son violoncelle et, sous son archet magique, faisait chanter son âme. Devoirs et leçons étaient alors abandonnés. Je l'écoutais avec ravissements, et, pressante: Encore, grand-papa, encore! Joue le "Fleuve du Tage!" Et lui de jouer ainsi tout ce que je voulais, tandis que moi je regardais ce noble octogénaire encore si droit; j'admirais son large front couronné d'une auréole de cheveux blancs, ses yeux vifs, sa lèvre toujours prête au sourire, tous ses traits animés par le feu de l'art. Quelquefois, sentant mes yeux attachés sur lui, il relevait la tête. "Qu'as-tu, enfant, à me regarder?—Tu es si beau, petit père!—Tiens, tu n'écoutes plus, je vais laisser mon violoncelle.—Oh! bien sûr, j'écoute! Quand tu joues ainsi je te trouve si beau! Avec un sourire et quelques variations il passait à un autre morceau de sa fantaisie.

Ces concerts dataient de loin: les chants de mon aïeul ont bercé notre enfance, lorsque, docile aux caprices de sa petite fille despote de quelques années à peine, grand-papa la promenait de chambre en chambre, il s'arrêtait devant des gravures ou des statuettes artistiques et fredonnait des couplets appropriés.

Jacques, à son tour, campé sur les genoux de grand-père, riait aux éclats en écoutant les chansons de Pierre Dupont. "Les sapins, la Corne d'abondance, les Cerises, le Dahlia bleu," etc. Nous les connaissions toutes, et elles avaient le don de nous charmer. Celle intitulée "La musique" nous impressionnait surtout, grand-papa avait une façon si particulière d'appuyer sur le refrain:

"En rythmant notre joie, en calmant notre peine
Guide la caravane humaine
Sur le grand chemin bleu,
O musique, fille de Dieu."

O musique, fille de Dieu!... Quelle joie de répéter ces mots après grand-papa! Et nous frappions des mains avec délire: Encore! encore!! Et les chansons se succédaient; tout un répertoire y passait. Une, cependant se faisait attendre des mois; grand-papa la réservait toujours comme l'annonce d'un heureux événement: le départ pour "le Lac." Oh! qu'alors avec transport nous chantions avec lui.

"Quand de juin s'éveille le mois,
Venez voir les fraises des bois
Qui rougissent sous la verdure,
Plus rouge que le vif corail.
Balançant comme un éventail
Leur feuille à triple découpure."

Les jours suivants, tout en vaquant à d'enfantins préparatifs, de nos jeunes voix claires nous lancions le refrain à tous les échos de la vieille maison:

"Qui veut des fraises du bois joli
En voici.
En voici, mon panier tout rempli
Des fraises du bois joli."

Les mois de villégiature envolés, les longs soirs revenaient au coin de grand-père. Le bon vieillard se plongeait dans l'étude car, malgré ses quatre-vingts ans passés, il faisait encore des devoirs... par délassément. Lorsque, les yeux lourds de sommeil, je m'approchais: "Grand-papa, je viens te souhaiter le bonsoir.—Oui, attends une minute, fillette, je vais te lire cette traduction de Dante, je ne comprenais guère; mais, j'approuvais tout... Grand-papa était si savant! Jacques, lui n'y mettait pas tant de façons; il s'éclatait de rire à un passage triste et déclarait ingénument préférer les récits de l'enfance de son aïeul à tous les rêves des grands hommes. Après d'affectueux baisers, le petit frère et moi, obéissant enfin aux appels réitérés de tante Armandine, nous nous éloignons pour revenir le lendemain avec la demande habituelle: "Est-ce que je te dérange, grand-papa?"

Le cher grand-papa, nous ne le dérangions jamais; les prodigalités de son esprit et de son cœur étaient ses gâteries, quant à celles d'un autre ordre, à part le fameux paquetdi, diminutif de paquet du samedi, je ne me les rappelle guère. Un cornet de friandises dans la poche de droite pour Marguerite, un autre dans celle de gauche pour Jacques, tel était le paquetdi, que nos exclamations et nos rires accueillaient avec une surprise toujours nouvelle; ce qui faisait la joie du bon vieillard et l'une de ses meilleures distractions.

Mais, hélas! ces beaux jours ont fui. Lorsque, au début de l'hiver 1916 un malheureux accident dut retenir au foyer l'octogénaire jusque là si alerte, une ombre voila notre bonheur. Mes loisirs se passèrent alors auprès de sa chaise longue; heures inoubliables où grand-père et petite fille se comprirent mieux que jamais. C'était le chant du cygne de notre intimité: l'année n'était pas écoulée que la maladie le foudroya. Il s'éteignit doucement souriant à Dieu et à ceux qui l'attendaient là-haut: ma jeune maman et mon cher papa. Le calendrier laissé sur son bureau marque trop bien la date fatale, 4 novembre 1916. Maintenant le fauteuil est vide, plus de papiers épars,